

Cette lettre est adressée par Voltaire au prince royal de Prusse, qui ne deviendra roi que quatre ans plus tard sous le nom de Frédéric II. C'est d'ailleurs une réponse, car c'est le prince qui a fait le premier pas. La lettre datée du 8 août, comporte une brassée de compliments à l'adresse du philosophe.

Ce qui est intéressant, c'est la proposition de Frédéric de mettre à l'abri des indiscretions toute œuvre de Voltaire que celui-ci jugerait bon de « cacher aux yeux du public ».

En effet, Voltaire avait eu maille à partir avec la censure. Ses *Lettres Philosophiques*, accompagnées de *Remarques sur Pascal*, avaient été jugées séditieuses et condamnées par le Parlement, le 17 juin 1734, à être brûlées. Le plus inquiétant était que l'acte du Parlement donnait également l'ordre d'en rechercher l'auteur, lequel, prudemment, prit le large.

L'offre du Prince n'était pas à dédaigner pour Voltaire, qui se tenait alors en demi-exil au château de Cirey, chez Mme du Châtelet, sur la frontière lorraine. Le renom de Voltaire était déjà tel que le prince royal ajoutait à cette proposition :

« Je sais malheureusement que la loi des princes est un objet peu respectables de nos jours ; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur ».

Un siècle plus tôt, Corneille, faisant à la duchesse d'Aiguillon l'honneur de lui dédier le *Cid*, devait lui protester d'être « toute sa vie son très humble, très obéissant et très obligé serviteur. Les temps ont changé !

Dans sa réponse, Voltaire rend au prince la monnaie de sa pièce en l'accablant de louanges :

« J'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rend les hommes heureux ».

C'est de ce prince devenu roi et de ses pareils que Voltaire dira quelques années plus tard :

« J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins, au premier son de la trompette ».

Mais pour l'heure, Voltaire est tout de joie de ce flirt philosophique et, pour être agréable à son correspondant, il entreprend l'éloge du philosophe Wolf, dont le prince lui a adressé le dernier ouvrage. Cependant, Voltaire ne pourra souffrir Wolf, dont la philosophie optimiste, calquée sur celle de Leibnitz, lui donnait sur les nerfs.

Pangloss, le philosophe béat de *Candide*, devra à Wolf une bonne part de ses ridicules ; on en est à l'indulgence et aux concessions. Le roman par lettres se poursuivra jusqu'au jour où, après la mort de Mme du Châtelet, Voltaire acceptera de venir résider à Potsdam.

« Le cœur m'a battu à l'autel » dira Voltaire. Pour nous qui savons combien la lune de miel philosophique fut de courte durée*, et qui avons vu Voltaire à Francfort en proie aux argousins du roi Frédéric II, cette première lettre, débordante de bonne grâce, ne manque pas de sel.

*Après la mort de Mme du Châtelet, Voltaire part pour la cour de Prusse mais, déçu dans ses espoirs de jouer un grand rôle auprès de Frédéric II à Berlin, se brouille avec lui après trois ans et quitte Berlin en 1753.